

**SENS, SIGNIFIANCES, SIGNIFICATIVITÉS:  
DISTINCTIONS CONCEPTUELLES POUR L'INTÉGRATION  
D'UNE SÉMANTIQUE INTERPRÉTATIVE DANS UNE  
SÉMIOTIQUE DES CULTURES**

MEANINGS, SIGNIFICANCES, SIGNIFICATIVITIES:  
*CONCEPTUAL AWARDS FOR THE INTEGRATION OF AN  
INTERPRETATIVE SEMANTICS INTO A SEMIOTICS OF CULTURES*

**Régis MISSIRE**

Université Toulouse 2  
(regis.missire@univ-tlse2.fr)

**Lia KURTS-WÖSTE**

Université Bordeaux-Montaigne  
(lia.kurts@u-bordeaux-montaigne.fr)

## **1. Introduction**

Les résultats du travail présentés dans les pages qui suivent se situent dans le contexte actuel de développement d'une sémiolinguistique appliquée à la littérature. Celle-ci s'intègre dans le cadre épistémologique fédératif des sciences de la culture d'origine cassirérienne, tout en cherchant à le renouveler par l'apport de nouveaux auteurs. Elle prend acte des avancées de la sémantique interprétative et de sa réinscription dans le cadre plus large d'une sémiotique des cultures, où les textes et les œuvres sont reconçus comme autant d'objets culturels en devenir. Un tel élargissement invite à intégrer les questions concernant la pluralisation des régimes de sémioticités à l'œuvre dans les langages d'art à une perspective plus générale sur les pratiques artistiques, langagières et non langagières. L'objectif de cette réflexion sur le régime de sémioticités particulier nommé ici « significativité » – et plus exactement « significativité qualitative<sup>1</sup> » – est de prolonger les développements théoriques et pratiques de la sémantique interprétative dans le cadre d'une théorisation du cycle de la transmission, qui prenne en compte le champ culturel en général, et plus particulièrement les corpus d'émergence de nouvelles formes et leur percée toujours imprévisible. Il s'agit, à partir de cette notion, de mieux comprendre ce que pourrait être une herméneutique sémiotique qui prendrait acte des thèmes néocassirériens et néosaussuriens, tout en maintenant l'exigence philologique dans ce qu'elle contient de force critique plutôt que de patrimonialisation académique.

Plus précisément, on se propose ici de considérer l'interprétation non seulement comme aboutissement d'un parcours interprétatif (*le sens*) mais en tant qu'elle est un cours d'action, la

---

1. Ce travail reprend et développe des propositions faites dans KURTS, 2021.

sémiosis textuelle s'élaborant dans un tel cours d'action constitué d'opérations de reconnaissance de formes sémantiques et expressives, de transformations et transpositions de ces formes, et à ce titre temporalisées. Ne pouvant prétendre avoir accès à la temporalité réelle de l'interprétation, on peut s'intéresser toutefois plus spécifiquement à son aspectualisation et à la posture herméneutique qui lui est associée. Si la méthode choisie tire implicitement profit de la linguistique, de la philologie et de l'herméneutique, ces disciplines n'assument ici qu'un rôle d'adjuvant, faisant de la connaissance et de la description minutieuse des projets esthétiques un horizon critérisant pour l'objectivation dans les sciences de la culture.

La définition d'une significativité qualitative croise, pour s'en distinguer, la définition textométrique et quantitative de la significativité, telle qu'elle est mise en œuvre dans les logiciels textométriques où, par exemple, le « seuil de significativité » d'un phénomène est conditionné par une valeur sur un test statistique. Une telle définition quantitative de la significativité reste une référence, même pour l'étude des corpus poétiques, dans la mesure où elle semble devoir s'articuler sans reste à la notion de « signifiante » qui servirait globalement à dépasser l'approche « structuraliste » par la prise en compte du corps, du rythme, de la prosodie, etc. – comme on la voit mise en œuvre dans le récent collectif *Répétition et signifiante, l'invention poétique* (2020) dirigé par Véronique Magri et Philippe Wahl. Il s'agira donc dans un premier temps de distinguer la significativité qualitative de la significativité quantitative pour évaluer ensuite les distinctions à réaliser entre significativité qualitative et signifiante, qui sont surtout des distinctions de cadre épistémologique. Le but étant d'articuler ces différentes notions comme appartenant à différents moments des parcours interprétatifs. On considérera ici que la significativité *qualitative* entretient avec la significativité quantitative des rapports non prévisibles *a priori* : si la significativité qualitative peut correspondre à une significativité quantitative (par exemple, l'usage massif de l'hypallage chez Rimbaud ou Borgès peut être directement relié à leur projet esthétique singulier), elle peut inversement solliciter l'interprète à partir du caractère unique d'un élément (exemple de l'hapax dont le « ptyx » mallarméen sert de parangon) ou même à partir de l'absence de signes (l'absence de points d'exclamation dans *Marine* de Rimbaud peut être interprétée comme le témoignage d'un projet anti-lyrique). Certes, une absence est également détectable statistiquement comme fréquence « négative » par rapport à une moyenne et semble donc pouvoir encore relever de la significativité quantitative. Mais la notion de significativité *qualitative* permet de souligner le fait qu'un même phénomène formel (par exemple un phénomène de répétition), donc un même « signal », peut, d'une œuvre à une autre, changer de statut et constituer l'indice d'enjeux radicalement différents, comme nous en donnerons des exemples ci-dessous.

Si la visée pratique d'une telle entreprise est la connaissance scientifique conçue comme compréhension/pesée d'un projet esthétique étendu à ses divers enjeux (esthétique, éthique, métaphysique, politique, anthropologique, écologique, etc.), il s'agit d'ouvrir la possibilité d'une dialectique entre une problématique liée à la « mise en série » perceptive – notamment à travers la prise en compte du style ou de toute normativité générique ou topique dont on saisit la force

agissante – et une problématique liée à l'exemplarité/singularité<sup>2</sup>, l'objectif principal de ce travail étant de réinventer les rapports entre herméneutique et phénoménologie de façon à ce que, via le thème sémiotique, tous deux soient dans un rapport de complémentarité et non d'opposition. Une morphologie renouvelée ici conçue et pratiquée comme une morphosémantique tout à la fois herméneutique *et* phénoménologique, où la question de la capacité judicatrice de la perception engage non seulement la teneur d'un texte, mais est aussi reportable sur la question de sa portée (et des enjeux y afférant).

Il n'est donc pas question ici d'adopter un structuralisme qui ferait fi de la dimension de l'apparaître des formes, bien au contraire. Mais, si structuration perceptive il y a, cet apparaître du sens est lui-même réinvesti dans le cadre d'une phénoménologie pleinement sémiotique qui relie intimement perception et socialité du sens et ainsi investit tout le champ des normativités à l'œuvre dans toute pratique, artistique comprise, selon un positionnement agonistique propre à chaque auteur ou même à chaque œuvre, investissant singulièrement la topique, la généralité, les différents intertextes (l'intertexte ancien, l'intertexte contemporain, l'intertexte opératoire (repérable notamment dans les manuscrits préparatoires), l'intertexte interne, les relations intersémiotiques avec d'autres arts ou même d'autres formes symboliques (sciences, techniques, mythes)<sup>3</sup>. C'est donc à une réflexion sur l'art et les œuvres que revient l'élaboration de concepts transversaux comme celui de la *significativité qualitative*. Celle-ci permet de considérer comme compatibles l'idée d'une caractérisation sémantique conditionnée par une portée singulière *et* l'extension du sens textuel au domaine d'un corpus de référence, la singularité de l'œuvre déterminant alors sa significativité au sein de ce corpus, redéfinissant simultanément sa portée. Ainsi, la théorie de la significativité permettrait d'éclaircir des notions apparentées comme celle de *signifiante*, voire celle de *caractère* qui est la clé de voûte de l'entreprise de Humboldt, voire enfin celle de projet esthétique ou *Kunstwollen*.

Une telle approche, si elle cherche des constantes sémio-anthropologiques via un vocabulaire transversal (prégnance symbolique, exemplarité, individuation, métastabilité, portée, point de vue, garantie, adresse, destination, significativités quantitative et qualitative) est fondée dans

2. « Exemplarité » et « prégnance symbolique » sont des notions, l'une goethéenne, l'autre cassirérienne, qu'il serait stimulant de reconsidérer dans la mesure où elles permettent l'articulation dynamique – du côté pratique et du côté perceptif – de normativités héritées et de normativités idiosyncrasiques, qui peuvent se dépasser elles-mêmes lorsqu'elles deviennent de nouvelles normes à suivre/intégrer/réélaborer. Ces notions demanderaient toutefois un travail spécifique de mise en cohérence avec la notion de *significativité qualitative* qu'il n'est pas possible de réaliser dans le cadre restreint qui est le nôtre. Leur redéfinition pourrait notamment tirer profit de leur confrontation avec d'autres notions fondamentales plus récentes telles que celles d'« individuation » ou de « métastabilité » des formes (Simondon), ceci pour leur donner une dimension dynamiciste et perceptiviste en accord avec la conception morphosémantique des textes telle qu'elle se dessine dans la sémantique interprétative de François Rastier. On peut ici seulement remarquer que, dans le cadre épistémologique que l'on s'est fixé, il est possible de comprendre la caractérisation comme le moment herméneutique du processus d'individuation de l'œuvre (ou processus de prise de forme à partir d'un matériau pré-individuel), qui connaît plusieurs moments d'élaboration, depuis la définition plus ou moins consciente d'un intertexte privilégié jusqu'au processus de stylisation progressive accessible notamment par les manuscrits. Muriel Van Vliet montre de manière convaincante que l'intelligence de ce type d'approche héritière du primo-structuraliste cassirérien aurait pu et peut encore aujourd'hui se déployer comme une morphologie renouvelée, surmontant l'opposition stérile entre « structuralisme » axiomatisant et « post-structuralisme » désirant.

3. Une typologie de ces intertextes s'esquisse notamment dans RASTIER, *Mondes à l'envers*, 2018, au fil des différentes analyses de textes littéraires proposées.

le même temps sur la distinction entre les arts, du fait de leur matérialité et de leurs régimes de sémioticités distincts, ou seulement en partie partageables.

Comme indiqué ci-dessus, la « significativité qualitative » impose l'intégration de la *portée* dans le modèle du signe, ce qui suppose de conditionner la compréhension du local par la prise en compte de l'échelle textuelle : on passe alors du signe incitant au texte intimant. L'aspectualisation de l'interprétation, qui distingue différentes phases – inchoatives et terminatives – se trouve ainsi liée à une modalisation, au sens d'une évaluation des enjeux liés à une approche stratifiée de la *portée*, qui s'applique à différentes dimensions et différentes échelles. La spécificité des œuvres (verbales et non verbales) est peut-être de faire jouer à plein cette aspectualisation, de la rendre sensible : la signifiance invite/incite et la significativité, complémentirement, intime/oblige.

Ce travail s'inscrit donc dans le cadre d'une herméneutique matérielle soucieuse de la description des modalités sémiotiques du faire sens dans les arts. Cette herméneutique matérielle est à base linguistique pour l'étude de la littérature. Nous tentons par là de répondre plus spécifiquement à la question de savoir quel rôle heuristique peut avoir la sémiotique des cultures au sujet des arts et, complémentirement, quel rôle heuristique peut avoir l'exemple des arts non verbaux pour cerner certains régimes de sémioticités également à l'œuvre dans l'art langagier. Une telle approche fait de la sémiosis littéraire à la fois un canton spécifique des arts en même temps qu'elle considère la sémiosis verbale en général comme une forme symbolique englobante, un milieu traversé de normes et de valeurs instituées et instituanes que les arts verbaux, non verbaux ou mixtes investissent chacun à leur manière et avec leur spécificité matérielle.

L'un des enjeux de la définition de la « significativité qualitative », via les sciences de la culture, pourrait ainsi consister à trouver un modèle transversal d'analyse des arts, si bien que la question d'un parcours sur des plans doubles (plan de l'expression/plan du contenu) soit déjà une spécification qui puisse être englobée dans une problématique sémiotique visant la « vie dans le sens » commune à toutes les pratiques artistiques.

On rappellera que l'attention qui a été portée à la question de l'activité interprétative par certaines traditions sémiotiques structuralistes et post-structuralistes a conduit à une productivité notionnelle remarquable autour de la dyade saussurienne princeps *signifiant/signifié*. Cette productivité s'est souvent accompagnée de prises de position conflictuelles. Il s'agira donc de dialectiser critique et position pour rebattre les cartes et définir le champ de compréhension de la « significativité qualitative » et de la « signifiance » telles que nous souhaitons les mettre en valeur. La notion de « significativité » est ainsi le moyen que l'on se donne pour une réintégration de la question herméneutique dans le champ d'une phénoménologie sémiotique de type morphologique.

Nous procéderons en cinq temps : après avoir distingué et souligné dans un premier temps les rapports *a priori* non prévisibles entre significativité qualitative et significativité quantitative à travers l'étude de différents textes littéraires, nous proposerons dans un second temps, et dans un souci de complémentarité, un survol historique critique de la notion de « signifiance ». Ces clarifications notionnelles nous permettront de déboucher, dans un troisième temps, sur une typologie des praxis interprétatives en fonction des zones anthropiques mises en jeu. Dans un quatrième moment, nous chercherons à déterminer les modalités selon lesquelles les concepts structurants de l'herméneutique peuvent investir le champ sémiotique – et ce notamment à travers les notions de « demande » et d'« intervalle éthique » –, dans un contexte disciplinaire où règne depuis 50 ans la réputation de leur incommensurabilité. Il nous restera dans un dernier

temps à mettre plus explicitement en relation ce nouveau modèle intégratif du signe induit par l'aspectualisation de l'interprétation avec la problématique de l'adresse telle qu'elle apparaît dans le cycle de la transmission élaboré par la sémiotique des cultures.

## 2. Significativités qualitative et quantitative

Comme on l'a souligné en introduction, la significativité *qualitative* entretient avec l'approche quantitative des rapports non prévisibles *a priori*. On donnera ici quelques exemples faisant varier de manière non systématique ou non algorithmique la relation entre qualité et quantité<sup>4</sup>.

Pour mieux souligner leur non-congruence *a priori*, on partira d'un exemple où la significativité *qualitative* ne se signale par aucune saillance repérable de signaux quantifiables. Il s'agit d'un passage extrait d'un poème de Primo Levi que François Rastier relit à l'aune de son intertexte dantesque. Le vers étudié présente un lexique banal, quotidien, une syntaxe simplement additive, ne posant apparemment aucun problème de lisibilité : *e mangio e bevo e dormi e vesto panni* (« je mange, je bois, je dors et je m'habille »). Cependant, la portée de ce passage ne se révèle compréhensible que par la mobilisation d'un intertexte opératoire qui rend à ces termes apparemment simples toute leur épaisseur sémiotique :

Dans le chant XXXIII de l'*Enfer*, les dernières paroles rapportées de Bianca d'Oria *e mangio e bevo e dormo e vesti panni*, d'une intense banalité lexicale et syntaxique, sont si terribles que Primo Levi les a reprises comme *in petto* au dernier vers de *Il superstite*, poème majeur sur la hantise mortelle du survivant<sup>5</sup>.

Pour reconnaître sa significativité *qualitative*, l'analyse a donc dû prendre en compte la relation entre deux œuvres, Primo Levi étant lecteur de Dante. Ce vers est en effet le dernier du poème de Primo Levi *Il superstite* (*Le survivant*) dont le premier (en anglais : *Since then, at an uncertain hour*) donne son titre à l'unique recueil poétique de Primo Levi, *Ad ora incerta*. C'est une citation cachée – recontextualisable mais non signalée de Dante, sans d'ailleurs rien de dantesque. Elle met le narrateur à la place de Bianca d'Oria, un personnage qui ne vivait qu'en apparence, car, comme celle du survivant dans ce poème de la hantise, son âme était restée en Enfer.

Si sur un plan statistique, la textométrie peut en effet se trouver en mal de détecter une significativité quantitative dans ce passage, on pourrait objecter que sa syntaxe – avec ces hyperbates en anaphore – n'est pas si plate et banale que cela, et qu'elle peut déjà relever de la notion de « signifiante », c'est-à-dire du détachement d'une forme sémiotique incomplète invitant à l'interprétation. Dans les termes que nous précisons ci-dessous, nous dirons que l'émergence de cette discontinuité (cf. la prégnance symbolique introduite *supra*) correspond certes à un moment de signifiante invitant à l'interprétation, mais le passage de la signifiante à la significativité qualitative implique par ailleurs la relocalisation de cette interrogation

4. Pour une réflexion critique sur les rapports entre qualité et quantité dans la démarche herméneutique, voir RASTIER, *La mesure et le grain*, 2011.

5. Voir JOLLIN-BERTHOCCI, KURTS-WÖSTE, PAILLET, STOLZ, 2017, p. 501.

sémiotique de la signifiante dans le cadre plus large des enjeux esthétiques et éthiques imputés à l'œuvre, et notamment, ici, la mobilisation de l'intertexte dantesque.

Un deuxième exemple viendra illustrer le fait qu'un même phénomène linguistique (ici, la répétition comme simple reprise d'un matériau lexical) peut répondre à des enjeux radicalement différents : la méthode comparatiste doit ici ménager la possibilité de faire émerger ce que la répétition a d'incomparable, ou au moins de spécifique, dans chaque corpus d'apparition. La répétition est ainsi à la fois significative sur un plan quantitatif, donc repérable grâce aux outils textométriques, mais sa significativité *qualitative* change radicalement selon les œuvres étudiées. L'exemple est emprunté à Michèle Monte, qui analyse la valeur des répétitions présentes dans les proses longues à caractère descriptif de deux auteurs (et de trois textes) qu'elle confronte pour mieux en distinguer les enjeux : *Daucus, ou carotte sauvage* et *Couleurs*, extraits d'*Et néanmoins*, de Philippe Jaccottet, paru en 2001, qui couvrent respectivement deux et près de quatre pages dans l'édition de la Pléiade, et *Portrait des Meidosems*, un texte de Henri Michaux de vingt-deux pages, composé de soixante-neuf fragments de longueur très variable<sup>6</sup>.

Michèle Monte prend d'abord la peine de distinguer, au sein d'une définition de la répétition comme simple reprise du même matériau lexical, entre les répétitions fonctionnelles des thèmes du discours (donnant lieu notamment aux chaînes anaphoriques) et les répétitions figurales. Puis elle met en évidence le fonctionnement énonciatif contrasté de ces répétitions au sein des deux corpus d'étude :

[...] si l'on peut parler de *stylistique de la continuité* [nous soulignons] dans le cas de Jaccottet, c'est parce que les répétitions ne concernent pas des phrases entières mais des fragments repris avec des variations, des mots recontextualisés différemment au fil de leurs occurrences, des rectifications permettant de nuancer peu à peu la description et de montrer au lecteur la stabilisation progressive de l'objet de discours. La figure, qui ressortit à un dialogisme intralocutif, contribue ainsi à une esthétique du remailage du monde, de l'entrelacs et du tissage qui a gardé de la fréquentation de Ponge la pratique du *work in progress* (MONTE et BELLATORRE, 2008, p. 113-144) : grâce à la répétition, le lecteur est invité à entrer dans cette quête de la définition. Chez Michaux, la répétition s'inscrit dans une *stylistique de l'intensité* [nous soulignons] : elle impose une réalité imaginaire, et la rend nécessaire, au sens logique du terme, elle en accompagne également les fluctuations lorsqu'elle prend la forme de polyptotes et dérivations. Mais elle revêt aussi un rôle énonciatif éminent : elle permet en effet de conjuguer effacement énonciatif et empathie, et d'inscrire la place du lecteur dans un texte tout à la fois affirmatif, voire revendicatif, et fortement orienté vers la mise en débat de la prédication. (MONTE, 2020, p. 167)

Ainsi, un même phénomène de répétition prend une significativité *qualitative* et des sens différents dans des corpus différents. Pour préciser encore davantage, on pourrait peut-être dire que la significativité *qualitative* correspond à ce moment singulier pendant lequel une signifiante sémiotique – donc une unité double même si l'un des pôles reste indéterminé (Sa -> ?, cf. *infra*

6. D'abord paru indépendamment sous le titre *Meidosems* en 1948, le texte de Michaux est ensuite intégré en 1949 à *La Vie dans les plis*.

2.) –, va *s'exfolier* herméneutiquement pour déployer le modèle complexe du signe teneur/portée, opération que nous détaillerons par la suite (cf. *infra* 6.), mais que l'on pourrait désigner pour l'instant comme une opération de *distalisation de la signifiace*, qui cherche à résoudre l'énigme de la signifiace par un effort de reconnaissance et/ou d'attestation de ses enjeux éthico-esthétiques, en passant notamment par l'intertexte opératoire (dans le cas de Jaccottet, c'est Ponge, notamment, qui est cité). Une telle opération suppose donc la réintégration du texte étudié dans un champ plus vaste de pratiques permettant de le redimensionner dans des espaces sémiotiques pluriels. On peut en effet imaginer que des corpus non langagiers – et notamment picturaux ou musicaux – puissent également servir de points de repères pour l'évaluation des enjeux d'une œuvre poétique : par exemple, de nombreux poètes modernes ont été les amis des peintres et d'intenses échanges intersémiotiques ont eu lieu. La phase suivante de résolution de ce parcours interprétatif initié par la signifiace consistant dans l'assignation d'un sens particulier qui permet de « saturer » le modèle complet du signe. Par exemple, le narrateur, en se comparant implicitement à Branca d'Oria, précise le thème du survivant en « demi-vivant ». Dans l'exemple de la comparaison des enjeux de la répétition chez Jaccottet et chez Michaux, la significativité quantitative des phénomènes de répétition constitue ainsi un indice de signifiace, qui peut activer un régime de sémiotité spécifique, celui de la significativité *qualitative*, s'appliquant à relier ce même phénomène à deux stylistiques très différentes, celle d'une stylistique de la continuité pour Jaccottet et celle d'une stylistique de l'intensité pour Michaux, moment complété par la proposition d'un sens possible de telle ou telle répétition différent dans les deux corpus (qu'il faudrait détailler, mais sa seule mention nous suffit pour l'analyse ici présente).

Ces exemples montrent finalement que l'approche quantitative en textométrie *n'est pas* encore sémiotique, elle ne relève que d'une valeur statistique qui pense les signes linguistiques en termes de « signaux » et non de symboles : à ce titre, l'approche quantitative pourrait aussi bien s'appliquer à des cailloux. La significativité *qualitative* est au contraire le lieu de l'articulation du sémiotique et de l'herméneutique. De ce point de vue, la significativité quantitative ne mérite sa racine « sign- » que parce qu'elle peut prendre valeur d'indice dans une pratique interprétative particulière (donc qu'elle peut prendre valeur de « signifiace »), serait-elle celle du statisticien textuel.

Si elle souligne les enjeux bien différents de la répétition dans les deux corpus d'étude retenus, Michèle Monte note dans le même temps – ce n'est pas contradictoire - la même valeur critique de certaines répétitions, notamment la répétition du « mais » argumentatif, qui correspond « à un positionnement énonciatif bien identifiable qui consiste, chez l'un comme chez l'autre, à bloquer les inférences que pourrait tirer le lecteur trop attaché à la doxa. »

Un exemple tiré des arts visuels nous permettra d'exemplifier dans un autre univers ce principe de non-congruence entre significativités quantitative et qualitative.

On peut ainsi relever des identités formelles majeures entre la gravure de Dürer intitulé *Les quatre sorcières* ou *Les quatre femmes nues* (1497) et la peinture à l'huile sur bois de Jacopo Pontormo intitulé *La Visitation*<sup>7</sup>. Quatre femmes disposées en losange, différentes relations formelles en chiasme. Les femmes échangent des regards, deux sont de face, deux sont de dos, etc. La comparaison est tentante, tout y invite sur le plan formel ; et les logiciels d'IA ne

7. Jacopo Pontormo, *La Visitation*, 1528-1530, 2,02mx1,56m. Conservée en l'église prévôtale Saints-Michel-et-François de Carmignano près de Florence. Nous remercions François Rastier pour l'exemple.

manqueraient sans doute pas, et à juste titre, de les corrélérer. Cependant, ces œuvres appartiennent à des mondes opposés : Dürer met en scène le monde de la fable païenne, que les femmes représentées soient considérées comme des sorcières ou comme une figuration des Heures, sœurs des Nymphes et des Charites, figuration inspirée de la mythologie grecque puis romaine. La peinture de Pontormo se situe au contraire dans le monde religieux de l'art sacré, avec cette scène de la Visitation de la Vierge Marie à sa cousine Elisabeth, telle qu'elle est rapportée par l'Évangile selon Saint Luc dans le Nouveau Testament. S'inspirant de la gravure de Dürer, Pontormo a ajouté deux personnages féminins en arrière, une femme âgée et une femme jeune, spectatrices de l'embrassade de Marie et d'Elisabeth.

Si l'on s'en tient strictement aux relations formelles, la significativité *qualitative* de ces deux œuvres est ainsi manquée.

Pour revenir à l'art langagier, certains poèmes donnent lieu à une disparate évaluative et statistique qui invite à s'interroger sur le lien à opérer entre significativité qualitative, significativité quantitative et la notion de *représentativité*.

Ainsi le logiciel *Hyperbase* d'Etienne Brunet conclut que le poème de Baudelaire *Tristesses de la Lune* serait, après *Le Balcon*, le poème le plus représentatif des *Fleurs du Mal*<sup>8</sup>. John E. Jackson aboutissait toutefois à la conclusion exactement inverse : « Ce sonnet d'un romantisme attardé et d'un érotisme mièvre nous paraît [...] l'un des moins représentatifs des *Fleurs*. » (1999, p. 298). John E. Jackson voyait ainsi le recueil des *Fleurs du mal* comme une percée inédite dans la sensibilité mièvre de son temps – le poème *Tristesses de la Lune* marquant au contraire une regrettable continuité avec ladite sensibilité d'époque. Flaubert et Sainte-Beuve ont pu, de leur côté, ironiser sur l'adéquation générale de l'esthétique baudelairienne avec la sensibilité de son temps.

Pour le logiciel *Hyperbase* ne se fondant que sur la seule significativité quantitative, il y aurait donc une remarquable continuité entre ce poème<sup>9</sup> et le recueil dans lequel il s'insère ; l'évaluation de John E. Jackson mobilise pour sa part le critère de significativité qualitative pour défendre l'intérêt du recueil des *Fleurs du Mal* – qui le conduit à conclure au manque d'originalité du poème *Tristesses de la Lune* par rapport à cet ensemble, donc à une discontinuité qualitative. Pour Flaubert et Sainte-Beuve enfin, c'est au titre d'une continuité qualitative entre le poème et le recueil et leur commun manque de significativité qualitative, qu'ils dévaluent l'un et l'autre.

On peut être tentés d'emprunter encore une autre voie interprétative, qui consiste – selon le principe d'un conditionnement du local par le global – à retrouver la force singulière d'un poème apparemment banal et sans qualité - et ainsi à montrer qu'il n'est pas indigne du projet novateur des *Fleurs du Mal*. C'est ce que montre par exemple l'appropriation thématique du topos poétique de la lune dans le sonnet, et plus largement dans l'œuvre de Baudelaire. La comparaison de la lune avec l'amante se fait en effet par sa mise en relation avec le thème spécifiquement baudelairien de la « larme dans le cœur »<sup>10</sup>, la lune et l'amante participant d'un

8. Nous reprenons dans ce paragraphe des éléments de MISSIRE, 2005.

9. Plus précisément, le huitain. Résultat proposé par la fonction *résumé* de la version 5.0 d'Hyperbase. Cette fonction évalue la cooccurrence des spécificités lexicales de l'œuvre dans une phrase, le résultat étant pondéré par la représentativité de chaque mot et la longueur de la phrase. Voici les formes du poème justifiant ce résultat : « soir », « rêve », « paresse », « beauté », « caresse », « endormir », « seins », « promène », « yeux », « azur ».

10. Dont voici quelques occurrences dans *Les Fleurs du Mal* : « [...] le magnifique fleuve/De tes pleurs



même agoniste. C'est ce que confirme une interrogation de la base *Frantext* sur la cooccurrence de 'larme' (également 'pleurs') et 'lune' dans le genre *poésie* : si la lune est, comme attendu, la spectatrice régulière et attendrie des larmes de l'amant et/ou du poète, il ne se rencontre aucune occurrence d'une métaphore du type « larme de la lune ».

Ainsi, *Tristesses de la lune* ne serait-il pas *seulement* représentatif d'une « sensibilité d'époque », constat qui conduit naturellement à une métaconclusion engageant une autoréflexion sur les préconceptions guidant l'interprétation : la catégorie de la *représentativité* suppose une conception monadique de l'œuvre, et son application signale rarement plus qu'une adéquation à un canon interprétatif. Aussi faudrait-il toujours préciser à quelle aune elle est évaluée – ce que permet la notion de « significativité qualitative ». Parce qu'il affiche des traits de facture classiques, *Tristesses de la Lune* est un site privilégié pour observer l'investissement et l'appropriation de formes sémantiques de la tradition. Il témoigne ainsi exemplairement qu'un texte est toujours le fruit d'une transaction entre un espace de normes et la spécificité d'une œuvre, de même qu'une transaction complémentaire entre le nouvel espace de normes idiosyncrasiques d'une œuvre et la spécificité de chaque poème à l'intérieur de cette dernière. Il faut alors se prévaloir des préconisations d'une morphosémantique interprétative selon laquelle il est plus réjouissant de faire crédit à l'œuvre des bonheurs de l'interprétation venant infléchir voire contredire la vulgate académique que de tâcher de les lui refuser en arguant de sa conventionnalité – pour autant que cette interprétation s'appuie sur une analyse méthodique et explicite.

C'est dans le même esprit que François Rastier propose une analyse critique du poème *Marine* de Rimbaud, extrait des *Illuminations*, poème rendu traditionnellement marginal par la critique dans la mesure où, contrairement aux autres poèmes du recueil, celui-ci ferait partie des « poèmes lisibles » et où son titre renverrait à un paisible paysage côtier de facture classique, remotivant l'antique parallèle de la poésie et de la peinture et au programme du *Ut pictura poesis*. Ce serait cependant sans compter la valeur ironique du choix d'un tel titre, qui peut faire conclure à un « leurre herméneutique », dans la mesure où les codes de la représentation littéraire sont ici subvertis. Pour appuyer une telle lecture subversive, la significativité qualitative de nombreux éléments inaperçus par les lectures antérieures est ainsi exploitée, en se basant sur le manuscrit de la Nationale (N.a. fr. 14123, f<sup>o</sup> 22 – au même folio que *Fête d'hiver*). François Rastier (RASTIER, *Mondes à l'envers*, 2018, p. 98) reproduit ainsi l'indentation des vers 1, 3, 5 et 10, ainsi que l'alinéa après *heurté*, la minuscule de *tourbillons* indiquant que la onzième ligne n'est qu'une partie du dernier vers. Il note par ailleurs qu'aucune édition ne respecte l'absence du point au dernier vers, ni la différence entre tiret demi-cadratin (v. 2) et tirets cadratin (v. 1, 3, 8). Le tiret demi-cadratin marque un suspens, le tiret cadratin une rupture. Au plan sémantique, le tiret cadratin correspond ici au changement d'isotopie : il sépare les deux mondes marin et terrestre (v. 1, 2, 3, 8) affrontés et mêlés par les hypallages.

---

aboutit dans mon cœur soucieux » (*Le masque*) ; « Et dans mon cœur qu'ils souleront/Tes chers sanglots [...] » (*L'héautontimorouménos*) ; « J'aspire, volupté divine !/Hymne profond, délicieux !/Tous les sanglots de ta poitrine » (*Madrigal triste*) ; « Puis, elle s'épanche, mourante,/ en un flot de triste langueur,/ qui par une invisible pente/Descend jusqu'au fond de mon cœur. » (*Le jet d'eau*) ; parfois, le sème /liquide/ suffit pour que l'on reconnaisse le thème : « Je crois boire un vin de Bohême,/Amer et vainqueur,/Un ciel liquide qui parsème/ D'étoiles mon cœur ! » (*Le serpent qui danse*) ; le sème /liquide/ peut justifier de parcours interprétatifs plus complexes, comme dans « Tu me déchires, ma brune,/[...]Et puis tu mets sur mon cœur/Ton œil doux comme la lune. » (*Chanson d'après-midi*) où il faut actualiser le sème afférent /liquide/ de 'lune'.

L'auteur de l'étude souligne par ailleurs l'importance qualitative de *signes absents* pour la compréhension du projet esthétique. Il note ainsi l'absence significative dans ce poème des deux signes les plus représentatifs de Rimbaud qui sont le point d'exclamation (865 dans sa poésie) et l'exclamatif « ô » (125) et l'interprète comme l'indice d'un projet anti-lyrique. S'ensuit une étude génétique des manuscrits, lieux d'élaboration du passage de la matière intertextuelle au projet esthétique, passage que l'on peut étudier notamment à travers la prise en compte des pouvoirs critiques de la rature. Il est ainsi possible de relever sur le manuscrit deux corrections significatives. *Acier* surcharge *azur* (*cie* remplaçant *zu*), ce qui témoigne d'un changement radical de ton et d'esthétique entre le premier état et sa campagne de correction : *azur* était l'emblème d'un romantisme idéalisant dépassé, alors qu'*acier* annonce le romantisme violent de l'avenir et récuse la lecture antiquisante appelée par *chars*. L'autre correction, au vers 10, passe du défini à l'indéfini : *les* se trouve remplacé par *des* ; cela réitère le trait /imperfectif/ (déjà présent dans 'tourbillons' et 'lumière') et évite de briser la dynamique finale encore renforcée par l'absence de point. Le rôle de l'intertexte baudelairien est ici sensible, notamment à travers le thème de l'infécondité. Après la destruction du monde pastoral, dont l'opérateur majeur est la stérilité (homo) sexuelle, les reliquats de l'antique guerre héroïque se sont eux aussi métamorphosés, cette fois en pur massacre moderne. Le processus d'abstraction qui conduit aux dernières *Illuminations* se déroule en trois étapes corrélées : la destruction des fonds sémantiques (ici la Mer et la Terre) comme de l'impression référentielle. La dynamisation des formes les réduit à des points singuliers (angles, courbes). Dès lors, les forces l'emportent sur les formes. L'analyse souligne la violence critique de la figure de l'hypallage à l'égard de la doxa. Interpréter ces hypallages, ce n'est pas les remettre « à l'endroit » pour défaire l'œuvre et lire ainsi « soulèvent l'écume, battent les souches » ; « les courants du reflux, les ornières de la lande » ; « les fûts de la forêt, les piliers de la jetée » (à la place de « battent l'écume, soulèvent les souches » ; « les courants de la lande, les ornières du reflux » ; « les piliers de la forêt, les fûts de la jetée ») ; c'est bien plutôt problématiser la violence des contradictions et ruptures qu'elles induisent. Le titre *Marine* évoque une atmosphère apaisée et l'on pourrait s'appuyer sur des souvenirs de Claude Lorrain pour imaginer une ville antique et sa jetée baignée de lumière ; mais l'image d'un spectacle ou d'un paysage est trompeuse ou du moins restrictive, car la fonction représentative de la littérature se trouve brutalement congédiée en même temps que son matériau topique traditionnel. Le titre *Marine* a été ajouté *in fine* sur le manuscrit de la même encre que la correction *acier* surchargeant *azur* : le contexte guerrier y est ainsi renforcé, ce qui vient contredire le paisible programme que le titre semblait initier.

On terminera cette rapide exemplification du caractère non prévisible des relations entre significativité quantitative et significativité qualitative par l'exemple d'une néosémie sans néologisme, relevée dans un poème de Lorand Gaspar. Il s'agit du terme « inculte » dans un poème du recueil *La maison près de la mer* (1992, éd. Pierre-Alain Pingoud). Une analyse des isotopies permet de dégager un sens contextuel original, axiologiquement positif, voire libérateur, du terme « inculte », où le préfixe prend, plutôt qu'une valeur privative, une valeur d'antidote. Si notre hypothèse interprétative est valable, « inculte » pourrait ainsi signifier dans ce poème « libre » (in-culte = /non asservi/) et se rapporter à un imaginaire lyrique qui ferait du chant poétique une expression sans contrainte, mais aussi farouche, non domesticable. Un hapax contextuel serait ainsi significatif d'un projet esthétique général. Resterait à évaluer la représentativité d'un tel projet lyrique dans toute la poésie de Gaspar, et sa significativité particulière dans la tradition lyrique en général – ce qui excède notre propos.

On peut toutefois remarquer que la notion de « significativité qualitative » amène finalement à reconsidérer tout signe linguistique inséré dans un projet esthétique singulier comme un hapax contextuel. L'utilisation massive d'hapax, comme dans la poésie de Michaux, ne serait ainsi qu'une exemplification parmi d'autres de ce principe : dans l'étude précédemment citée, Michèle Monte notait en effet que sur 1237 lemmes, on observait dans le corpus michaldien qu'elle avait retenu 760 hapax soit 61% du lexique, tout en signalant l'absence de néologismes : « ascendre » est médiéval, « sphérule », « mamelonner » sont attestés avant 1850 et « ionosphère » en 1935. Ce qui frappe chez Michaux, c'est donc la variété du lexique alliée à un nombre élevé de répétitions locales, conjonction idiosyncrasique surprenante dont il faudrait creuser les enjeux.

Quoi qu'il en soit, ce préambule par les textes nous a permis de souligner l'importance de la prise en compte d'un processus critique faisant passer de la matière intertextuelle au projet esthétique et à discerner, via la notion de « significativité qualitative », une région de la vie dans le sens relevant d'une esthétique fondamentale qui concernerait la perceptivité du sens tout à la fois sous la gouverne d'une garantie et pourtant antérieure à l'assignation d'un sens linguistique, ou plutôt mettant la reconstruction du sens sous la gouverne d'un faire-sens.

Dans l'ouvrage déjà cité *Répétition et signifiante, l'invention poétique*, Véronique Magri interroge les modalités de transfert de la significativité quantitative à la signifiante dans un corpus de Saint-John Perse. Il pourrait sembler à première vue que la « signifiante » dont il est question dans ce chapitre et plus généralement dans cet ouvrage présente bien des aspects communs avec la « significativité qualitative » dont nous venons de donner quelques exemples. Il s'agit donc d'en cerner plus avant les spécificités afin d'évaluer l'intérêt qu'il peut y avoir à les distinguer, pratiquement et théoriquement.

### 3. Signifiances

Introduite<sup>11</sup> et diversement développée<sup>12</sup> en réaction notamment à ce qui était jugé comme une incapacité du « structuralisme » en linguistique à appréhender les phénomènes ressortissant à l'activité du sujet en prise avec la matérialité langagière, la notion de « signifiante » introduit du jeu dans les relations réglées entre plans du langage en reconnaissant la possibilité de *déliasions* locales et provisoires entre eux, et invite en conséquence à décrire des phénomènes que l'on peut rassembler au titre des problèmes d'*aspectualisation* des parcours interprétatifs. Avant de situer la signifiante par rapport à la significativité qualitative au sein d'une typologie des actions interprétatives (cf. *infra* 3.), nous évoquerons succinctement les caractéristiques principales qui ont généralement été attribuées à la notion.

La première de ces caractéristiques pourrait être dite *praxique* ou *praxéologique*, dans la mesure où l'un de ses enjeux est de faire droit à l'activité langagière, que celle-ci soit attribuée aux énonciateurs ou, métonymiquement, au texte lui-même (cf. le « travail du texte » selon BARTHES, 1974). Dans les deux cas, il s'agit d'insister sur la dimension processuelle de l'activité sémiotique, et plus spécifiquement sur la capacité du signifiant à produire de la signification. La notion de signifiante est à cet égard la plupart du temps utilisée par opposition à celle de

11. Nous reprenons dans cette section des éléments développés dans MISSIRE (2018).

12. Cf. notamment (LACAN, 1966 (1957)), (KRISTEVA, 1969), (BARTHES, 1974), (MESCHONNIC, 1973, 1982, 1997), (AGAMBEN, 1998).

signification : alors que cette dernière renverrait à une polarisation du champ sémiotique centré sur le résultat de l'interprétation, la signifiante renverrait à une polarisation du champ sémiotique vectorisé du signifiant vers un signifié toujours présomptif. La caractérisation de la signifiante comme simple « fait de signifier » (BENVENISTE, 1974, p. 51) est alors ressaisie dans ce qu'elle implique d'*enérgeia* langagière, par contraste avec la représentation canonique de l'unité sémiotique définie comme présupposition réciproque stable d'un signifiant et d'un signifié. Pour distinguer relation de signification et relation de signifiante, nous avons proposé de schématiser cette propriété de la signifiante en la représentant par une flèche prenant son origine dans le signifiant et pointant le lieu d'une signification à saturer :



Figure 1 : Relation de signification et relation de signifiante.

Alors que dans la relation de signification la double flèche représente la relation de présupposition réciproque entre signifiant et signifié, dans la relation de signifiante, le caractère plein de la flèche simple représente au contraire la prééminence de la relation et d'un de ses termes (le signifiant), sur le terme aboutissant de la relation, qui reste une simple position vide mais nécessaire. En d'autres termes, la relation de signifiante implique uniquement la *reconnaissance* d'une unité alors que la relation de signification implique également sa *compréhension*, c'est-à-dire l'actualisation concomitante de son signifiant et de son signifié dans une *forme-sens* unitaire. En conséquence, tout signifiant *reconnu* dans un parcours n'offre pas un accès immédiat à un signifié, mais peut simplement le *potentialiser*, ou en installer l'attente sans que celui-ci soit ne soit déterminé. La valeur *potentielle/indéterminée* du terme aboutissant de la flèche est ainsi une seconde caractéristique de la relation de signifiante. Dans la relation de signification, le signifié, puisqu'il hérite immédiatement (par présupposition réciproque) du mode d'existence du signifiant, est par définition *actuel*, alors qu'il est seulement *potentiel* dans la relation de signifiante, à tout le moins *retardé* dans son actualisation (cf. la *déliaison* évoquée *supra*). Dans la mesure où la tension que figure le vecteur sémiotique de la flèche signifiante diffère l'actualisation de son terme *ad quem*, la relation de signifiante peut évoquer la dimension de *report* de la différence derridienne, mais sans impliquer la problématique grammatologique de cette dernière et son scepticisme à l'égard d'une phénoménologie sémiotique et de l'accessibilité de la signifiante à un discours de type scientifique, notamment pour ce qui concerne la possibilité de penser et de pratiquer un perspectivisme non relativiste<sup>13</sup>. Ce retard peut procéder d'une pratique codifiée (cf.

13. Pour Derrida en effet, la *trace* qu'est la différence, bien que présupposée, demeure inaccessible au discours scientifique : « Bien entendu les sciences positives de la signification ne peuvent décrire que l'œuvre et le fait de la différence, les différences déterminées et les présences déterminées auxquelles elles donnent lieu. Il ne peut y avoir de science de la différence elle-même en son opération, non plus que de l'origine de la présence elle-même, c'est-à-dire d'une certaine non-origine (...) C'est pourquoi, une fois encore, malgré toutes les ressources discursives

par exemple les pratiques d'énigmatisme du sens dans l'emblématique (AGAMBEN, 1998), les devinettes des kenningars scandinaves (BORGES, 1971), le jeu surréaliste *L'un dans l'autre* (GRÉA, 2010)), ou bien au contraire d'une suspension des pratiques sociales routinisées et des significations qui y sont afférentes, suspension pouvant surseoir indéfiniment à l'actualisation du sens voire viser à son annulation ou son infinitisation (plaisir du texte, jouissance du signifiant, herméneutiques déconstructionnistes).

Sur la base de ces caractéristiques générales, on peut distinguer au moins trois types de signifiante linguistique, selon que l'on considère le statut des unités concernées en fonction de leur position sur les axes *virtuel/actuel* et *abstrait/concret*<sup>14</sup> :

(i) au niveau de la systématisme linguistique (niveau *virtuel abstrait*), la relation de signifiante (signifiante 1) pointe les signifiés potentiels et indéterminés des unités morphophonologiques. C'est la signifiante évoquée par Benveniste (BENVENISTE, 1966, 1974) quand il pose la question de l'*existence* des unités du niveau sémiotique (*vs* le niveau sémantique)<sup>15</sup> : on *reconnaît* ou non une unité comme existante, donc signifiante, indépendamment de la *connaissance* de son signifié. Cette modalité de la signifiante est la relation sémiolinguistique fondamentale, qui permet par exemple d'expliquer que la perception du langage diffère de celle d'autres stimuli acoustiques ou graphiques.

(ii) au niveau des *usages*<sup>16</sup> (niveau *actuel abstrait*), la relation de signifiante (signifiante 2) correspond au réseau des signifiés associés aux unités lexico-constructionnelles (polysémie généralisée), dont chacun, par l'intermédiaire du signifiant qui joue alors un rôle d'interface, peut évoquer les autres. C'est à cette modalité de la signifiante que renvoie Barthes quand il écrit : « la signifiante (...) est indistinctement à tous les niveaux de l'œuvre (...) dans les monèmes, qui sont moins des unités sémantiques que des arbres d'associations et sont entraînés par la connotation, la polysémie latente, dans une métonymie généralisée. » (BARTHES, 1974, p. 7). Le rapport à la potentialité est dans ce

---

qu'elle doit lui emprunter, la pensée de la trace ne se confondra jamais avec une phénoménologie de l'écriture. Comme une phénoménologie du signe en général, une phénoménologie de l'écriture est impossible. » (DERRIDA, 1967, p. 91 et 99). Nous verrons ci-dessous que nous pensons nécessaire et possible de maintenir l'articulation entre l'énergétique de la signifiante et le recueil de son activité dans les significations.

14. Concepts entendus au sens de COSERIU (1952). Pour une présentation plus détaillée, cf. MISSIRE (2018)

15. On peut en effet reprendre dans cette perspective la distinction établie par É. Benveniste entre modes *sémiotique* et *sémantique*, en se souvenant qu'il caractérise le premier par une semblable indétermination du sens : « Dans la langue organisée en signes, le sens d'une unité est le fait qu'elle a un sens, qu'elle est signifiante. Ce qui équivaut à l'identifier par sa capacité de remplir une fonction propositionnelle. *C'est la condition nécessaire et suffisante pour que nous reconnaissons cette unité comme signifiante.* [...] *Un tout autre problème serait de se demander : quel est ce sens ?* » (BENVENISTE, 1966, p. 127, nous soulignons), ou encore « En sémiologie, ce que le signe signifie n'a pas à être défini [...], *signifier c'est avoir un sens, sans plus* [...] Le signe a toujours et seulement valeur générique et conceptuelle. *Il n'admet donc pas de signifié particulier ou occasionnel.* » (BENVENISTE, 1974, p. 222, nous soulignons).

16. Le niveau des normes pour Coseriu.

cas second, puisqu'il s'agit de prendre acte du pouvoir d'évocation des unités virtuelles par celles qui sont actualisées<sup>17</sup>.

(iii) Enfin, au niveau des productions textuelles concrètes (niveau *actuel concret*), la relation de signifiante (signifiante 3) renvoie aux relations syntagmatiques entre éléments de la chaîne signifiante et aux opérations interprétatives (inférences, parallélisme, etc.) auxquelles elles donnent lieu. Ce type de signifiante, qui est celle que mobilisent principalement les études littéraires, a été minutieusement décrit par Meschonnic (MESCHONNIC, 1982)<sup>18</sup>. Elle détermine les deux types précédents (par exemple une rime (signifiante 3) pourra susciter une syllepse sur l'un des mots à la rime (signifiante 2)).

On pourrait peut-être dire qu'avec cette notion de signifiante il s'est agi pour les auteurs qui ont contribué à son élaboration de donner corps à ce qui relève de l'ordre d'une saisie de l'inchoativité et de la « promissivité » de l'action interprétative, la perception d'un moment de l'interprétation dans lequel l'interprète n'est plus seulement le lieu où s'actualisent comme mécaniquement les valeurs sociales partagées associées aux unités, mais le siège d'une production inédite de sens. La signifiante désignerait alors cette « germinativité<sup>19</sup> » de l'interprétation qui pourrait être diversement vécue : comme ouverture dans une appropriation sémantiquement créative de ré-énonciation du texte, ou bien au contraire comme repli sur une rumination du signifiant différant indéfiniment le terme du parcours, mais dans tous les cas comme affranchissement par rapport aux normes réglant la pratique en cours. Ce qui pourrait apparaître paradoxalement comme une liberté *et* un travail est nettement indiqué dans la définition de la notion proposée par Barthes dans son article de synthèse :

On peut attribuer à un texte une signification unique et en quelque sorte canonique ; (...) on traite le texte comme s'il était dépositaire d'une signification objective, et cette signification apparaît comme embaumée dans l'œuvre-produit. Mais dès lors que le texte est conçu comme une production (et non plus comme un produit), la « signification » n'est plus un concept adéquat. (...) il devient nécessaire de bien distinguer la signification, qui appartient au plan du produit, de l'énoncé, de la communication, et le travail signifiant, qui, lui, appartient au plan de la production, de l'énonciation, de la symbolisation : c'est ce travail qu'on appelle la signifiante. La signifiante est un procès, au cours duquel le « sujet » du texte, échappant à la logique de l'ego-cogito et s'engageant dans

---

17. On croise ici la problématique de la valeur saussurienne.

18. On peut rappeler ici une définition connue proposée dans un manuel : « Dans ce système du texte, la double articulation du langage, pertinente sur le plan de la langue, n'existe plus. Il y a à parler plutôt d'une sémantique sérielle, avec une paradigmatique et une syntagmatique rythmiques et prosodiques – l'organisation des signifiants consonantiques-vocaliques en chaînes thématiques, qui dégage une *signifiante – organisation des chaînes prosodiques produisant une activité des mots qui ne se confond pas avec leur sens mais participe de leur force, indépendamment de toute conscience qu'on peut en avoir.* » (DESSONS & MESCHONNIC, 1998, p. 44, nous soulignons).

19. Voir BASSO, 2014.

d'autres logiques (celle du signifiant et celle de la contradiction), se débat avec le sens et se déconstruit (« se perd ») ; la signifiante, et c'est ce qui la distingue immédiatement de la signification, est donc un travail. (BARTHES, 1974, p. 4-6)

On comprend alors pourquoi la signifiante et ses usages ont pu être reçus avec circonspection<sup>20</sup> par les herméneutiques et linguistiques textuelles qui maintiennent l'usage de la notion de signification, ou installer une tension au sein même des théories qui, tout en lui ménageant une place, continuaient d'affirmer la prévalence de l'historicité interprétative. On le voit par exemple dans la théorie de Meschonnic, qui tout en ayant recours aux ressources notionnelles d'une énergétique interprétative (cf. par exemple dans la définition de la signifiante : « *produisant une activité des mots (...) participant de leur force* ») en appelle par ailleurs à une historicisation maximale pour guider et éclairer cette dynamique. On pourra trouver trace de cette tension également dans la sémantique interprétative des textes de Rastier, dont les formulations dynamicistes<sup>21</sup> ne sont pas toujours aisément conciliables avec l'herméneuticité et l'historicisation alléguée des interprétations.

La notion de significativité qualitative est pour nous un moyen d'aborder dialectiquement cette antinomie apparente entre l'inchoativité toujours recommencée de la signifiante et le caractère accompli de l'attribution d'un sens. Sans méconnaître l'ouverture interprétative constitutive au sein de toutes les pratiques sociosémiotiques, il s'agit en particulier de reconnaître la force agissante et régissante d'un ordre symbolique dans lequel s'inscrit l'action interprétative, y compris au sein même des rapports au signifiant qui en paraissent le plus autarciquement affranchis. Ce qui induit naturellement la question d'une déontologie interprétative. On articulera cette question au sein d'une typologie des praxis interprétatives.

#### 4. Typologie des praxis interprétatives

Nous réinvestirons pour cela la typologie praxéologique proposée dans RASTIER (2001, p. 199-200), qui distingue *activité*, *action* et *acte* en fonction des zones anthropiques mises en jeu :

(i) Nous appellerons *activité* l'action qui se déploie dans la zone identitaire, en entendant par là les comportements spontanés qui n'entrent pas dans la catégorie du faire : varier la posture, se gratter, etc. L'activité se déroule dans un temps imperfectif, non borné. L'exemple de l'activité ludique de l'enfant, flottante, répétitive, a été analysé par Marc Ratcliffe (1995) ; mais l'adulte connaît aussi ce mode de comportement non finalisé que Peirce nommait *musement*.

(ii) Nous réserverons désormais le nom d'*action* à la mise en relation entre zone identitaire et la zone proximale. L'action technique en est un exemple. Elle entre dans des rapports sociaux explicites, elle est gouvernée par des normes et fait l'objet d'apprentissage et de transmission. Elle se déroule dans une temporalité

---

20. D. Thouard parle avec raison de conception « emphatique » ou « hédoniste » du texte à propos des positions de Barthes dans ses textes des années 70 au sujet des notions de *signifiante* et d'écriture (THOUARD, 2008, p. 109).

21. Qu'elles se formulent dans des termes morphodynamiques ou, plus récemment, dans ceux de l'individuation simondonnienne.

faite d'intervalles successifs et contigus, et elle connaît un aspect perfectif. Ayant une fin, elle est susceptible de reconstruction en fonction de son but.

(iii) Nous emploierons le terme d'*acte* pour la mise en relation des zones identitaire et proximale avec la zone distale. L'acte est nomologique, car il est réglé par une loi religieuse, artistique, juridique ou scientifique. En conséquence, il engage la responsabilité et appelle une sanction positive ou négative ; l'acte rituel en présente un bon exemple. Il est situé dans un intervalle temporel déterminé, généralement ponctuel, qui peut être isolé et non connexe à d'autres intervalles.

En somme, l'*activité* ne se transforme en action que dans une pratique sociale, et en actes (qui supposent assumptions et responsabilité éthique) que par la sanction de cette pratique. Nos activités deviennent des actions dès lors que nous leur trouvons un but, et des actes dès lors que ce but est socialement sanctionné.

Dans notre problématique, *signifiante*, *signification* et *significativité* deviendraient les corrélats, respectivement, de l'*activité*, de l'*action*, et de l'*acte interprétatifs* :

(i) L'*activité interprétative* implique un degré minimal de sémiotisation, correspondant à ce que nous avons appelé ci-dessus *signifiante*. La perception du signifiant y apparaît comme déliée de toute injonction interprétative : même si demeure à ce niveau la conscience diffuse de la possibilité d'un sens, celui-ci se joue *là-bas*, et demeure non impliquant pour le sujet, à l'abri de l'interpellation. La perception vague des discussions d'adultes par l'enfant fatigué, l'attention flottante de l'analyste, le « bruissement de la langue » dont parlait Barthes, et plus généralement les dispositions « figurales » (JENNY, 1990) à l'égard de la chaîne signifiante relèvent de l'activité interprétative ainsi conçue, que l'on pourrait associer à une forme de « principe de plaisir » sémiotique.

(ii) L'*action interprétative* concerne la dimension socialisée de la sémiose, qui actualise les *significations* langagières : la reconnaissance des « jeux de langage » et genres textuels et interactionnels socialement sanctionnés, la mise en œuvre des règles de la politesse décrites par les anthropologues de la communication, l'identification d'acceptions lexicales sociolectales, d'implications, la reconnaissance des connotations, bref tout ce qui concerne le caractère réglé de la socialité langagière peut être décrit à ce niveau. Si le niveau précédent de l'*activité interprétative* peut être mis en relation avec une forme d'aperception de la systématisme et de la productivité langagière dans sa *potentialité*, l'*action interprétative* se rapporte quant à elle au niveau des *normes* tel que le décrivait Coseriu (COSERIU, 1952), que l'on pourrait associer à un « principe de réalité » sémiotique. La conception de la signification promue ici est cependant extensive, dans la mesure où nous y incluons également les valeurs sémantiques résultant de virtualisation ou de propagation de sèmes en contexte (de l'attribution/prédication au sein du syntagme à la saturation de la référence des anaphores). Ainsi peut-on déjà décrire à ce niveau certaines



régularités idiolectales (correspondant au niveau que Coseriu appelle les « normes individuelles »)<sup>22</sup>.

(iii) Enfin, l'acte interprétatif implique une délibération sur le projet dont relève l'objet culturel à interpréter. Le parcours interprétatif se déroule sous l'injonction éthique d'une identification de l'in-tenté du texte (KURTS, 2021), la question n'étant plus « qu'est-ce que cela signifie ? » (question du niveau de l'action interprétative) mais « quels sont les enjeux du geste de dire ? ». L'interprète n'a alors plus seulement à s'engager sur l'identification d'un sens, mais sur l'articulation d'un sens et d'une portée, les coordonnées du sens résultant d'un parcours interprétatif devant à ce niveau intégrer ce que Salanskis nomme, dans le prolongement de Levinas, la transition éthique entre un destinataire et le pôle auquel est adressé son message entendu comme demande (SALANSKIS, 2001). Dans les termes de la théorie sémiotique, un tel questionnement implique de compléter le modèle binaire du signe (i. e. signifiant/signifié) et la problématique de la sémosis par celle de l'éthésis : c'est ce que propose Rastier (RASTIER, 2018) avec la distinction de la teneur et de la portée (cf. infra 5.). À côté des principes de plaisir et de réalité sémiotiques, on pourrait ici parler d'un « principe de responsabilité » herméneutique.

En résumé :

| type de praxis interprétative | Activité    | Action        | Acte                 |
|-------------------------------|-------------|---------------|----------------------|
| zones anthropiques            | Identitaire | proximale     | distale              |
| régimes sémiotiques           | signifiante | signification | significativité-sens |

Tableau 1 : Praxis interprétatives et régimes sémiotiques

Ce tableau appelle plusieurs commentaires :

(i) On remarquera tout d'abord que l'on fait relever du niveau de l'action des phénomènes que Rastier analyse déjà au niveau de l'acte. En effet, si de manière générale la règle doit être située au niveau de la zone distale, ce qu'elle régule se situe, dans les exemples que nous avons pris, au niveau de la zone proximale. La différence tient en fait à une question de perspective : l'acte interprétatif ne consiste pas seulement à agir sous le coup d'une loi, mais à statuer même sur ladite loi, située dans la zone distale : l'acte engage une délibération sur la nature d'une telle loi, sa spécificité, sa légitimité, son impériosité, etc. La relation entre zones selon qu'on envisage action ou acte est la suivante : action : zone distale > zone proximale ; acte : zone distale > zone proximale > zone distale.

22. Cf. ci-dessous n. 26 sur l'exemple de l'unité « orage » chez René Char.

(ii) Notons également que le tableau distingue des *types* théoriques de praxis interprétatives, qui n'apparaissent généralement pas de manière pure, sauf dans les cas limites évoqués ci-dessus (figuralité hédoniste de la signifiante, hypostase des significations sociales dans des approches de type dictionnaire, etc.). En effet, la présentation tabulaire ne permet pas bien de représenter le fait que zones identitaires et proximales sont toujours « plongées » dans la zone distale, présente comme horizon à des degrés divers d'explicitation, et qui travaille toujours les parcours interprétatifs dans toutes leurs phases. On pourrait ainsi avoir intérêt à s'en figurer une représentation spatiale concentrique dans laquelle zones identitaires et proximales seraient entourées par la zone distale, ce que nous reformulerons *infra* comme conditionnement de la teneur par la portée.

(iii) Nous reconnaissons les deux régimes de la *significativité* et du *sens* comme deux moments, respectivement inchoatifs et terminatifs, dans un parcours interprétatif. La relation *significativité-sens* peut alors se lire comme une modalité sémio-herméneutique du doublet question-réponse : la prise en compte de la zone distale instaure le message comme demande (dont l'identification correspond au moment de la significativité) à laquelle le sens attribué se propose comme réponse. Nous allons voir que cet aspect de la significativité permet de la mettre en relation avec la conception de la demande dans une philosophie du sens du type de celle élaborée par J.-M. Salanskis dans le prolongement de Lévinas. On notera enfin l'analogie suivante : le sens est à la signification ce que la significativité est à la signifiante pour ce qui concerne leur rapport à la zone distale, et l'on pourrait parler de *faire sens* pour tenir compte de cette « double distalisation ».

## 5. Demande et intervalle éthique

Rastier évoquait récemment la nécessité d'une « refondation sémiotique de l'herméneutique » (RASTIER, 2018, p. 196), mais on pourrait tout aussi bien souligner la nécessité réciproque d'une refondation herméneutique de la sémiotique. Il s'agirait alors de déterminer les modalités selon lesquelles les concepts structurants de l'herméneutique peuvent investir le champ sémiotique, dans un contexte disciplinaire où règne depuis 50 ans la réputation de leur incommensurabilité. Rappelons *a minima* la *damnatio* benvenistienne partageant l'étude de la langue en deux « domaines distincts », sémiotique et sémantique, le concept de signe n'ayant une validité que dans le premier :

Il s'agit de savoir si et comment du signe on peut passer à la « parole ». En réalité le monde du signe est clos. Du signe à la phrase il n'y a pas de transition, ni par syntagmation, ni autrement. Un hiatus les sépare. Il faut dès lors admettre que la langue comporte deux domaines distincts, donc chacun demande son propre appareil conceptuel. Pour celui que nous appelons sémiotique, la théorie saussurienne du signe linguistique servira de base à la recherche. Le domaine sémantique, par contre, doit être reconnu comme séparé. Il aura besoin d'un appareil nouveau de concepts et de définitions. (BENVENISTE, 1974, p. 65-66).

S'il est probable que Benveniste envisageait ce nouvel « appareil de concepts et de définitions » comme relevant essentiellement des dimensions *intentionnelles* et *référentielles* du sens<sup>23</sup>, une perspective herméneutique nécessite de l'étendre au cadre général de l'échange sémiotique entendu comme *transmission*. C'est tout le sens des propositions de Salanskis (2001), qui, partant d'une critique des conceptions intentionnelles (Frege, Husserl), événementielles (Deleuze) et morphologique (Thom, Petitot) du sens, en vient, dans le prolongement de Lévinas, à considérer dans la perspective de l'*adresse* l'« intervalle éthique » ouvert entre destinataire et destinataire comme l'axe primordial conditionnant l'existence du sens. L'auteur détaille ainsi ce qu'il nomme « intrigue du sens » selon trois moments phénoménologiques caractéristiques : l'*enveloppement*, la *directionnalité* et le *renvoi*. L'enveloppement, ou excès, d'un sens dans l'attente de son expression devient, dans le contexte de l'adresse, *sujet de sens*, sujet à comprendre non au sens d'un individu bio-socio-psychologique, mais comme celui d'un *pôle destinataire* présupposé (il peut y avoir sujet de sens dans le spectacle d'un orage en mer, dès lors que je l'interprète comme à moi destiné) : « Si l'adresse, comme condition fondamentale du sens n'a que faire de la dignité ontologique du destinataire, l'enveloppement du sens prend suivant la perspective de l'adresse la stature d'un sujet : nous arrivons donc à la conclusion que la dignité subjective est sémantique et non pas ontologique en l'espèce. » (SALANSKIS, 2001, p. 142). La *directionnalité* du sens renvoie simplement à la « directionnalité éthique », orientée d'autrui vers moi sur l'axe de la « flèche destinale ». Enfin, le *renvoi* du sens, le fait que tout sens renvoie indéfiniment à d'autres sens plutôt que de rester immobile en lui-même (où il s'annulerait), reposerait fondamentalement sur le moteur de la *sollicitation*. Dans la perspective de l'adresse, le renvoi doit ainsi s'entendre comme *demande* : « Nous prenons quelque chose pour autre chose parce que nous entendons dans quelque chose la demande qu'elle soit prise pour autre chose ». Cette triple articulation de l'intrigue du sens sur la dimension de l'adresse prime les autres dimensions (intentionnelle, référentielle, morphologique) selon lesquelles la complexité du sens peut secondairement être décrite :

Tel est donc le point de départ de notre conception du sens : une description de l'intrigue du sens qui tente de conjurer la réduction du sens aux conditions de vérité et la subordination du sens à l'être en décidant que la flèche fondamentale est celle de l'adresse. On arrive donc à la mise en relief des trois moments de l'enveloppement du sens, de sa directionnalité et de son ou ses renvois, moments que nous devons eux-mêmes considérer dans la perspective de l'adresse comme implication d'un sujet de sens dans le faire sens, comme déploiement et franchissement de l'intervalle éthique, et comme action sollicitante de la demande. (...) Pour nous c'est la circonstance de l'adresse qui est la chose primordiale, c'est par elle que passe le faire sens comme tel, et la complexité du sens ne lui appartient pas constitutivement, mais en quelque sorte destinalement. (SALANSKIS, 2001, p. 145-149)

23. Comme le suggère ce passage dans lequel s'opposent nettement le *signifié* du niveau sémiotique et l'*inténué* et la *référence* du niveau sémantique : « Or l'expression sémantique par excellence est la phrase. Nous disons : la phrase en général, sans même en distinguer la proposition, pour nous en tenir à l'essentiel, la production du discours. Il ne s'agit plus, cette fois, du signifié du signe, mais de ce qu'on peut appeler l'inténué, de ce que le locuteur veut dire, de l'actualisation linguistique de sa pensée. (...) Avec la phrase, on est relié aux choses hors de la langue ; et tandis que le signe a pour partie constituante le signifié qui lui est inhérent, le sens de la phrase implique référence à la situation de discours et l'attitude du locuteur. » (BENVENISTE, 1974, p. 222/225). Pour une critique de ce strict partage disciplinaire, cf. notamment (MISSIRE, 2018).

Au titre de ce qu'il appelle ensuite « intersubjectivité » et « règle », Salanskis montre alors comment l'introduction de ce que l'on pourrait appeler le « tiers de la socialité » complexifie l'intrigue du sens précédemment décrite : « au niveau de l'intrigue du sens, le sens est essentiellement adressé à quelqu'un qui prend le nom de moi ; au niveau de l'intersubjectivité, le sens est en dépôt auprès des *ils*. (...) je ne suis pas seulement exposé à autrui comme demande, dit-il [Levinas] mais aussi au second autrui, au *tiers* qui est autrui pour moi à son tour (...) » (SALANSKIS, 2001, p. 146-148), l'articulation et la hiérarchisation entre elles des demandes prenant alors la forme d'une règle décrite comme « consignation impersonnelle de demande » (SALANSKIS, 2001, p. 151). Dans les termes de la section précédente, nous dirons que la dimension fondamentale de l'adresse le long de laquelle s'effectue la « transition éthique » duale entre l'autre et moi se décline dans l'ordre symbolique en étant placée sous la régie des lois de la zone distale, la sollicitation de la demande devenant alors *modalisation éthique*, et responsabilisation pour le destinataire qui la reconnaît : de simple *incitation* au niveau identitaire de la signifiance, le texte devient alors *intimation* dès lors qu'est assumé le cadre sociosymbolique au sein duquel s'instaure le sens.

Si les formulations de Jean-Michel Salanskis sont éclairantes pour tenter de ressaisir dans une perspective herméneutique l'articulation sémiotique du doublet signifiance-signification / significativité-sens dans le procès du faire sens tel que nous l'avons esquissé dans la section précédente, il reste que, dans ce texte, l'auteur n'est pas directement concerné par la problématique sémiotique : on l'a vu, il adresse avant tout sa réflexion aux tenants des conceptions intentionnelles et référentielles du sens, et pour nous la question reste entière de savoir dans quelle mesure les caractéristiques fondamentales de l'adresse du sens ainsi délinéées sont récupérables dans une perspective sémiotique qui confère, certes selon des modalités variables, un rôle régulateur essentiel au concept de signe.

## 6. De la sémiosi à l'éthésis et à la praxis – ou la dissolution du signe ?

On trouve dans plusieurs chapitres de Rastier (2018) des propositions pour une reconception du modèle du signe qui peuvent être mises en relation avec ces questions. La première occurrence de cette « extension du modèle du signe » est d'ailleurs explicitement motivée par le souci de « rendre compte des conditions herméneutiques et philologiques de la sémiosi » (RASTIER, 2018, p. 103) :

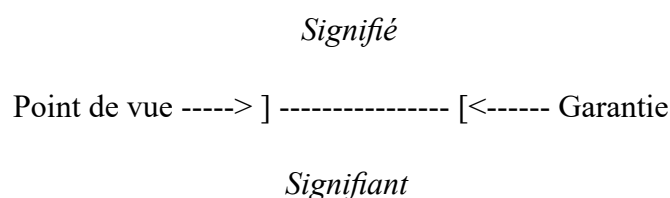


Figure 2 : Le modèle quadripolaire du signe (RASTIER, 2018, p. 103)

La dualité sémiotique traditionnelle signifiant/signifié (définissant ce que Rastier appelle la *teneur*) est placée « sous la rection de la dualité de rang supérieur entre le *point de vue* et la

*garantie*) » (RASTIER, 2018, p. 103) définissant la *portée* du signe, le primat de l’herméneutique sur le sémiotique récusant le positivisme ordinaire qui en « réduisant toute donnée à la seule instance du signifiant élude toute dimension critique et épistémologique. » (RASTIER, 2018, p. 104). Le point de vue est rapporté diversement à la *signature* dans le cadre philologique, à l’*ethos* dans le cadre rhétorique ; la garantie est rapportée elle de manière générale à l’*authentification* et à la *validité*. *Signature* et *sceau* relèveraient ainsi, respectivement, du point de vue et de la garantie, mais l’application de ces distinctions semble pouvoir s’appliquer à tous les niveaux textuels :

Toute grandeur textuelle est ainsi déterminée par les deux instances du point de vue et de la garantie et à chaque pratique correspondent des points de vue et des garanties spécifiques. Ainsi un texte est-il organisé en fonction d’un point de vue, par exemple celui d’un auteur se transposant dans diverses figures de narrateurs, en fonction d’un projet, au sein d’une pratique, dans le cadre d’un genre ; il est cautionné par une garantie, qui résume son authenticité, sa validité philologique. (RASTIER, 2018, p. 104).

Le modèle sémiotique de l’objet culturel proposé plus avant dans l’ouvrage approfondit le fonctionnement de ce dispositif élémentaire. Le schéma demeure identique à celui présenté ci-dessus, mais la *valeur* remplace le *signifié* et le *phore* le *signifiant*. À côté de la *sémiosis*, qui est définie par la relation entre *phore* et *valeur*, est introduit le terme d’*éthésis* (de *éthos*) entendue comme la relation entre point de vue et garantie, sous la forme des deux triplets [Phore <Sémiosis> Valeur] et [Point de vue <éthésis> garantie]. Le point de vue supporte la part « subjective » de l’*éthésis*, et on retrouve donc dans son champ un ensemble de concepts y afférents (évaluations, focalisation<sup>24</sup>, individualité), l’auteur soulignant cependant le besoin de s’affranchir de la « pesante ascendance scolastique » du concept d’énonciation. Dans cette dualité la garantie constitue alors le pôle de l’intersubjectivité qui fonde les techniques d’analyses textuelles objectivantes. La dualité de la teneur et de la portée permet de reconsidérer la distinction sens et signification : un signe envisagé uniquement dans sa teneur a une signification, mais pas de sens, la détermination de celui-ci impliquant de prendre en compte la dominance de l’*éthésis* sur la *sémiosis*.

La nouveauté réside donc ici dans l’internalisation au sein du modèle quadripolaire du signe d’un ensemble de concepts qui, pour intervenir régulièrement dans les théories sémiotiques, le font au titre de la complémentarité et de la « postériorité » relativement au concept de signe, saisi à un niveau plus fondamental de la description : typiquement, on considère préalablement le signe dans sa teneur, avant d’envisager sa contextualisation aux différents niveaux de l’analyse (syntagmatique, énonciative, générique, etc.). Cette intégration de toute la catégorialité descriptive dans le modèle quadripolaire ne va d’ailleurs pas sans une certaine tension : ainsi par exemple, ce modèle est-il présenté dans un chapitre intitulé « Pour en finir avec le signe », et on peut se demander en effet ce qui des attributs généralement reconnus aux unités en sémiotique (minimalité, bifacialité, différentialité) demeure dans un tel modèle étendu. Ce sentiment d’une dissolution du signe, remplacé par une problématique faisant varier fonds et formes sémantiques et expressives dans une problématique de l’appariement entre unités de chacun des plans du langage, est d’ailleurs renforcé dans la théorisation finale de l’objet culturel : la relation entre

24. L’auteur remobilise à cet endroit la théorie des foyers énonciatifs et interprétatifs constituant la composante *dialogique* de la textualité (RASTIER, 1989).

éthésis et sémiosis se voit ainsi subsumer comme *praxis* (elle-même dédoublée en *praxis* génétique et *praxis* interprétative), la mise en relation de ces deux cours d'action définissant « un des problèmes majeurs de l'herméneutique » (RASTIER, 2018, p. 205) :

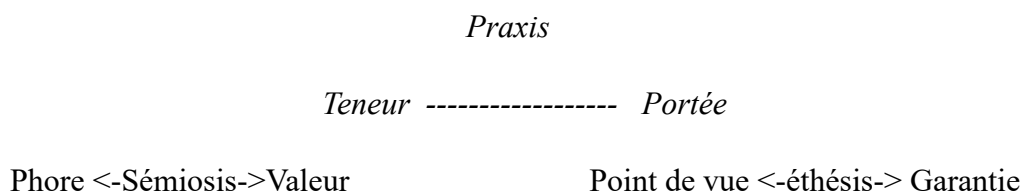


Figure 3 : Praxis – sémiosis – éthésis

À la première tutelle philologico-herméneutique de la portée sur la teneur s'ajoute donc dans la subsumption finale la prééminence d'une conception praxéologique faisant primer l'activité sur les unités discrètes, l'ordre des priorités dans l'établissement de l'objet de la description (*praxis*>*éthésis*>*sémiosis*) actant la « refondation herméneutique de la sémiotique » évoquée *supra*. On voit au passage comment, tout en maintenant l'héritage néo-saussurien pour le langage, le modèle de l'objet culturel peut désormais s'appliquer au résultat de toute forme de pratique artistique, verbale ou non verbale. La sémiotique des cultures a donc ici un rôle d'englobement du linguistique dans des modèles transversaux – ce qui, du reste, ne contredit nullement le projet saussurien, et même plutôt l'accomplit dans ses potentialités restées inexploitées<sup>25</sup>.

## 7. Signe et cycle de la transmission

Il reste cependant encore à mettre plus explicitement en relation ce nouveau modèle intégratif du signe avec la problématique de l'adresse telle que présentée *supra* (4). Dans les développements précédents en effet, la qualification d'« herméneutique » pour la reconception du signe qui y est promue paraît surtout renvoyer au principe général de contextualité et de non-compositionnalité du sens, sans égards particuliers pour la question de l'« intrigue du sens » que nous avons discutée en suivant Jean-Michel Salanskis. On trouve cependant dans un autre chapitre de Rastier (2018) des propositions qui vont dans ce sens, et qui redisposent dans le cadre d'un « cycle de la transmission » les axes structurant du modèle quadripolaire. La discussion se situe dans le contexte de l'opposition entre *communication* et *transmission*, la première renvoyant à un modèle binaire et informationnel de l'émission/réception d'un message conçu comme signal, la seconde à la pleine assomption du caractère ternaire (stratifié en fonction des zones identitaire, proximale et distale) de l'axe de l'allocation, qui dédouble sa cible entre *adresse* et *destination* :

25. Au titre d'investissement de cet horizon trans-sémiotique, on note un intérêt nouveau en France pour une exploitation du point de vue de la sémiotique des cultures en musicologie, qui se traduit notamment par la création d'une section « sémiologie » au sein de l'Unité mixte de recherche IReMus placée sous la tutelle du CNRS, de la Bibliothèque nationale de France et du ministère de la Culture. Un colloque a par exemple été organisé récemment sur la question des approches mixtes qualitatives/quantitatives et sur la place du contexte dans l'analyse musicale, l'argumentaire évoquant la possibilité nouvelle de penser un paradoxal « contexte inhérent » (C. Guillotel-Nothmann) qui nous semble en affinité avec la notion de « significativité qualitative » (cf. Colloque *Immanence vs. Interprétation contextuelle. Le point de vue de la musicologie numérique sur l'appréhension de la signification et du sens* qui s'est tenu les 16 et 17 janvier 2019 à Paris).

le locuteur adresse son message à un interlocuteur de la zone proximale et le destine à une instance de la zone distale dans une forme d'adresse indirecte. Ainsi de la situation d'un débat télévisé dans lequel les interlocuteurs s'adressent leurs objections mais les destinent surtout au téléspectateur, ou encore le cas de la communication théâtrale dans laquelle les personnages s'adressent des répliques destinées au spectateur. Mais cette instance de la destination n'est pas nécessairement anthropomorphique et explicite, et on peut argumenter que l'*Autre* symbolique de la zone distale est toujours présent dans l'*autre* adressé de la zone proximale, en tant notamment que ce dernier est supposé être le co-dépositaire d'un sens à partager. Ainsi toute allocution doit être dédoublée dans sa cible (adresse/destination) comme dans sa source, puisque à ce niveau aussi « tout locuteur parle ainsi au nom de quelque instance qui légitime sa parole. » (RASTIER, 2018, p. 176). Le « cycle de la transmission » permet d'articuler cette dissociation énonciative sur trois pôles :

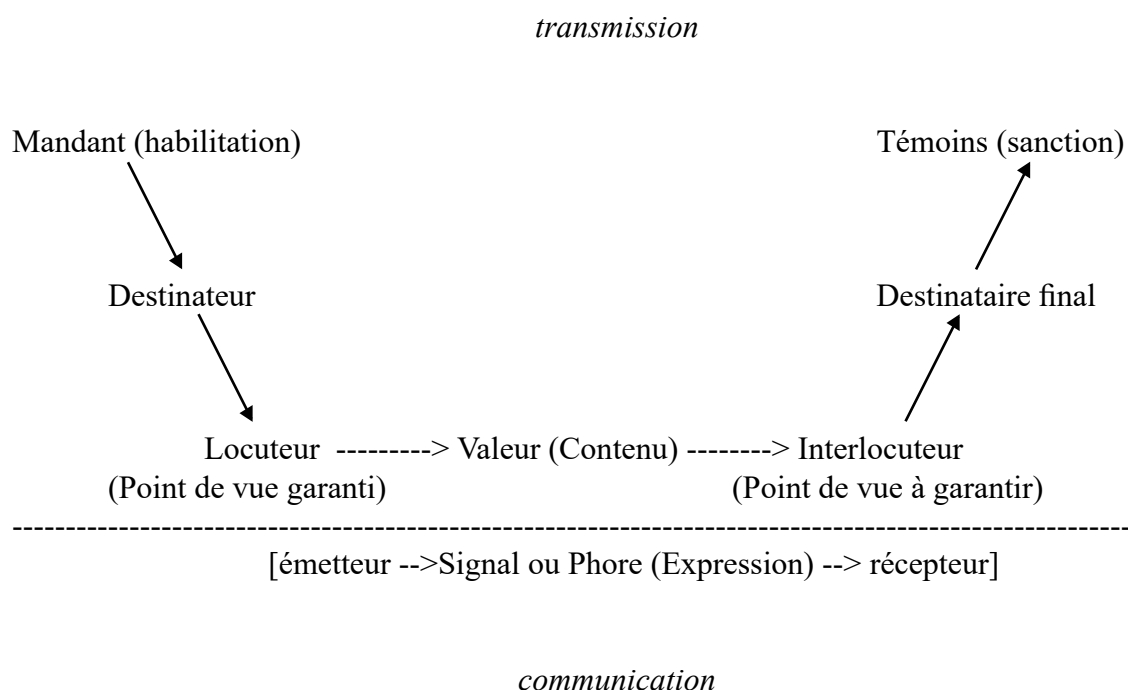


Figure 4 : Le cycle élémentaire de la transmission

(i) L'initiateur de l'échange est habilité par un mandant qui autorise sa parole ; parlerait-il même en son propre nom, il engage alors comme mandatrice sa figure sociale. (ii) À cette condition, il devient destinateur et peut ouvrir une interaction comme locuteur : une fois garanti, son point de vue devient déterminable. (iii) Cela permet à l'interlocuteur ou à l'interprète (...) de discerner le contenu (valeur) de son propos. (iv) S'il y parvient, il prend le statut de destinataire final. (v) Son point de vue doit à son tour être validé par une sanction sociale conférée par des témoins actifs qui reconnaissent la légitimité de son interprétation. (RASTIER, 2018, p. 178-179)

Relevons que :

- (i) La relation locuteur/interlocuteur du cycle se situe entre les zones identitaires/proximales.
- (ii) Les destinataires et destinataires sont également situés dans les zones identitaires/proximales *en tant qu'elles instancient la zone distale*.
- (iii) Mandants et témoins se situent dans la zone distale.

Les développements précédents tendent donc à contester le principe d'un partage des tâches entre sémiotique et herméneutique dans lequel la première prendrait en charge les questions de la signifiante et de la signification, la seconde celles du sens et de la significativité. Il s'agit bien au contraire de reconnaître d'une part, comme nous l'avons argumenté, la détermination de la portée sur la teneur, d'autre part les *solidarités d'échelles* qui s'établissent entre ces niveaux d'analyse<sup>26</sup>.

On peut cependant détailler à titre heuristique des moments caractéristiques de parcours interprétatifs en redisant dans une sémiogénèse idéale les différents concepts présentés jusqu'à présent. « Sémiogénèse idéale », parce que le principe herméneutique fondamental de la détermination du global sur le local interdit de concevoir un parcours linéaire du simple au complexe (du signifiant au signifié, de la teneur à la portée, du signe au texte, etc.). La difficulté est donc bien ici de garder en permanence à l'esprit le caractère circulaire de l'herméneuticité sémiotique tout en se donnant la possibilité de discerner des enchaînements entre moments qui peuvent *localement* donner l'impression d'une progressivité du simple au complexe (si l'on est gêné par l'idée de « progression », on peut lire l'enchaînement entre les cinq points dans l'ordre inverse, en considérant chaque étape comme une « résorption régressive » jusqu'à l'indifférenciation de (i)) :

- (i) Un premier moment serait celui de la simple *reconnaissance indiciaire*, n'impliquant pas encore le déploiement du cycle de la transmission présenté *supra*. Dans ce moment inchoatif, *destinateur, signe, sens, destinataire* etc. sont encore indifférenciés dans l'indice, compris comme pure singularité, événement, appel.
- (ii) Un second moment suppose un concernement minimal du sujet comme destinataire. On pourrait voir dans le parcours qui remonte de l'indice à sa cause le tracé de l'« intervalle éthique » minimal entre un destinataire et un destinateur-message-sens encore indifférencié : la voix qui nous interpelle et nous surprend est encore indissolublement destinateur, message, et menace potentielle ; la tempête sur l'océan qui nous mobilise est tout à la fois le message de Dame Nature *et* son visage courroucé, etc. Le sujet se trouve en quelque sorte

---

26. Par exemple, on pourra mettre en relation la valorisation positive caractérisant les occurrences de l'unité lexicale « orange » dans la poésie de René Char avec l'éthos tourmenté et combatif de l'auteur de *Fureur et Mystère*.



impersonnellement *adressé*, et on pourrait parler de significativité minimale pour ce moment interprétatif.

(iii) Un troisième moment suppose la thématization du message comme distinct de sa source et de son sens. Quelque chose comme un plan d'expression se dégage, sur lequel le destinataire peut prélever des formes, repérer des répétitions, identifier des positions, etc., tout ce jeu « morphologique » se menant pour lui-même sans l'actualisation immédiate de significations. On reconnaît ici ce que nous avons précédemment appelé *signifiace*, parcours de formes en formes délié de toute injonction interprétative, que l'on pourrait qualifier de *moment iconique* du parcours interprétatif, iconique au sens d'une iconicité d'abord interne où des « ressemblances » morphologiques sont repérables.

(iv) Un quatrième moment correspond à l'attribution de valeurs aux formes reconnues et thématisées et à l'identification des unités routinisées de la langue ou de tout inventaire de formes dans d'autres sémiotiques. À ce niveau on distingue donc un plan d'expression et du contenu (teneur), mais la portée reste non thématisée.

(v) Le cinquième moment renvoie enfin à la polarisation du parcours interprétatif par la prise en compte du pôle destinataire et de la demande, que l'on ressaisit comme détermination de la teneur par la portée. Distaliation de la signifiace de la signification dans le procès du faire sens et complète articulation du cycle de la transmission.

En prenant le point de vue de l'interprétation, il reste à compléter ce cycle conformément aux développements précédents en remarquant que le pôle réceptif fait lui aussi l'objet d'une demande, dont on peut spécifier le contenu modal en fonction des praxis interprétatives : *incitation* pour l'activité, *sollicitation* pour l'action, *intimation* pour l'acte.

En redisant l'essentiel des notions présentées jusqu'à présent dans le tableau *supra* :

| Praxéologie interprétative  |                  |               |                      |
|-----------------------------|------------------|---------------|----------------------|
| Type de praxis              | Activité         | Action        | Acte                 |
| Zones anthropiques          | Identitaire      | Proximale     | Distale              |
| Régimes sémiotiques         | Signifiante      | Signification | Significativité-sens |
| Axe du modèle quadripolaire | phore/signifiant | Teneur        | Portée               |
| Type de relation sémiotique | Esthesis         | Sémiosis      | Ethésis              |
| Nature de la demande        | Incitation       | Sollicitation | Intimation           |

Tableau 2 : Praxéologie interprétative

## 8. Conclusion

Les réflexions proposées dans cette étude se situent à la croisée des thèmes sémiotique, herméneutique et perceptif, l'accent ayant ici été porté sur les deux premiers. Il faut reconnaître en effet que l'entreprise d'une herméneutisation de l'approche sémiolinguistique des textes à travers le thème perceptiviste est encore en chantier, notamment du point de vue de la prise en compte de la tradition phénoménologique. De fait, le thème phénoménologique n'est pas un legs saussurien mais plutôt cassirérien. Et par ailleurs, Heidegger et Husserl sont pour la sémantique interprétative plutôt des contre-corpus théoriques – le cas de Merleau-Ponty étant plus complexe car ce dernier est lui-même lecteur de Cassirer. Cependant, la prise en compte du « psychique » chez Saussure autorise, voire demande, une refondation conséquente de ce que l'on pourrait définir, au moins provisoirement, comme une psychologie de la « perception sémiotique » des œuvres. Nous espérons que les propositions terminologiques élaborées dans ce travail seront une contribution féconde à un tel projet. La notion de « significativité qualitative » pourrait ainsi notamment présenter l'intérêt de constituer une notion véritablement transsémiotique favorisant le projet tout à la fois fédératif et différentialiste de la sémiotique des cultures et d'une opératique ou science des œuvres, langagières et non langagières. En effet, l'inchoativité linguistique qu'elle suppose relève déjà d'une perception sémiotique engageant la zone distale. Cette manière de concevoir la « vie dans le sens » telle qu'elle peut être mise en œuvre également dans la perception musicienne ou plasticienne révèle toute l'épaisseur distale qui a été mise en valeur *supra* dans le schéma de la transmission, perception sémiotique dont la verbalisation *a posteriori* peut révéler la richesse.

## 9. Références bibliographiques

- AGAMBEN, Giorgio. *Stanze*, Rivages poche, petite bibliothèque, 1998 (1981).
- BARTHES, Roland. « Théorie du texte ». In : *Encyclopedia Universalis*, 1974.
- BASSO-FOSSALI, Pierluigi. « La valeur. Pour une sémiotique des pratiques ». In : *Cadernos de Semiótica Aplicada*, 2014, v. 12, n. 2, p. 11-54.

- BENVENISTE, Émile. *Problèmes de linguistique générale 1*. Paris : Gallimard, 1966.
- BENVENISTE, Émile. *Problèmes de linguistique générale 2*. Paris : Gallimard, 1974.
- BORGES, Jorge Luis. *Histoire de l'éternité*. Paris : Gallimard, 1971.
- CADIOT, Pierre et VISETTI, Yves-Marie. *Pour une théorie des formes sémantiques. Motifs, profils, thèmes*. Paris : PUF, 2018.
- COSERIU, Eugenio. *Sistema, norma y habla*. in *Teoría del lenguaje y lingüística general, cinco estudios*. Madrid : Gredos, 1973 (1952).
- DERRIDA, Jacques. *De la grammatologie*. Paris : Éditions de Minuit, 1967.
- DESSONS Gérard et MESCHONNIC, Henri. *Traité du rythme. Des vers et des proses*. Paris : Dunod, 1998.
- GREA, Philippe. « Je suis un pot de fleur de diamètre moyen : énigme et perception sémantique ». In : *Texto !*, v. XV, n. 3, 2010, p. 1-18.
- JENNY, Laurent. *La parole singulière*. Paris : Belin, 1990.
- JOLLIN-BERTTOCHI, Sophie, KURTS-WÖSTE, Lia, PAILLET, Anne-Marie, STOLZ, Claire. *La simplicité. Manifestations et enjeux culturels du simple en art*. Paris : Honoré Champion, 2017.
- JOUBERT, Claire, « Critique du signe et criticité du discours : Saussure relit Derrida ». In : *Langages*, 2005/3, n. 159, p. 74-92.
- KRISTEVA, Julia. *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*. Paris : Seuil, 1969.
- KURTS-WÖSTE, Lia. *Acte et tact herméneutiques*. Paris : Honoré Champion, 2021.
- LACAN, Jacques. « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud ». In : *Écrits 1*. Paris : Seuil, 1966.
- LASSEGUE, Jean. « Formes symboliques et émergence de valeurs. Pour une cognition culturalisée ». In : *Revue d'Intelligence artificielle*, 2005/1-2, v. 19, p. 45-55.
- MAGRI, Véronique, et WAHL, Philippe (éd.). *Répétition et signifiante. L'invention poétique*. Limoges : Lambert Lucas, 2020.
- MESCHONNIC, Henry. « Benveniste : sémantique sans sémiotique ». In : *Linx*, n. 9, 1997 p. 307-326.
- MESCHONNIC, Henry (1982). *Critique du rythme. Anthropologie historique du langage*. Lagrasse : Verdier, 1982.
- MESCHONNIC, Henry. *Pour la poésie III. Une parole écriture*. Paris : Gallimard, 1983.
- MISSIRE, Régis. « Faire sens et avoir un sens, Note sur la signifiante linguistique ». In : *Pratiques*, 2018, v. 179/180.
- MISSIRE, Régis. « Une larme baudelairienne, essai de description morphosémantique de *Tristesses de la lune* », In : *Champs du signe, concours et recherche, CAPES et Agrégation de Lettres*, 20, Toulouse : Éditions Universitaires du Sud, 2005, p. 87-114.
- RASTIER, François. *Faire sens. De la cognition à la culture*, Paris : Classiques Garnier, 2018.
- RASTIER, François. *Mondes à l'envers. De Chamfort à Beckett*. Paris : Classiques Garnier, 2018.

RASTIER, François. « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures ». In : *Le journal des anthropologues*, n. 85-86, 2001, p. 183-219.

RASTIER, François. *Sens et textualité*. Paris : Hachette, 1989.

SALANSKIS, Jean-Michel. *Sens et philosophie du sens*. Paris : Desclée de Brouwer, 2001.

THOUARD, Denis. « Les conceptions du texte : un conflit d'interprétation ». In : *Sens et interprétation, Pour une introduction à l'herméneutique*, Christian Berner et Denis Thouard (éds.). Lille : Presses universitaires du Septentrion, 2008, p. 99-130.